

# GUIGNOL ILLUSTRÉ

RÉDACTION  
32, rue Impériale, 32

Journal patriotique, paraissant le Samedi.

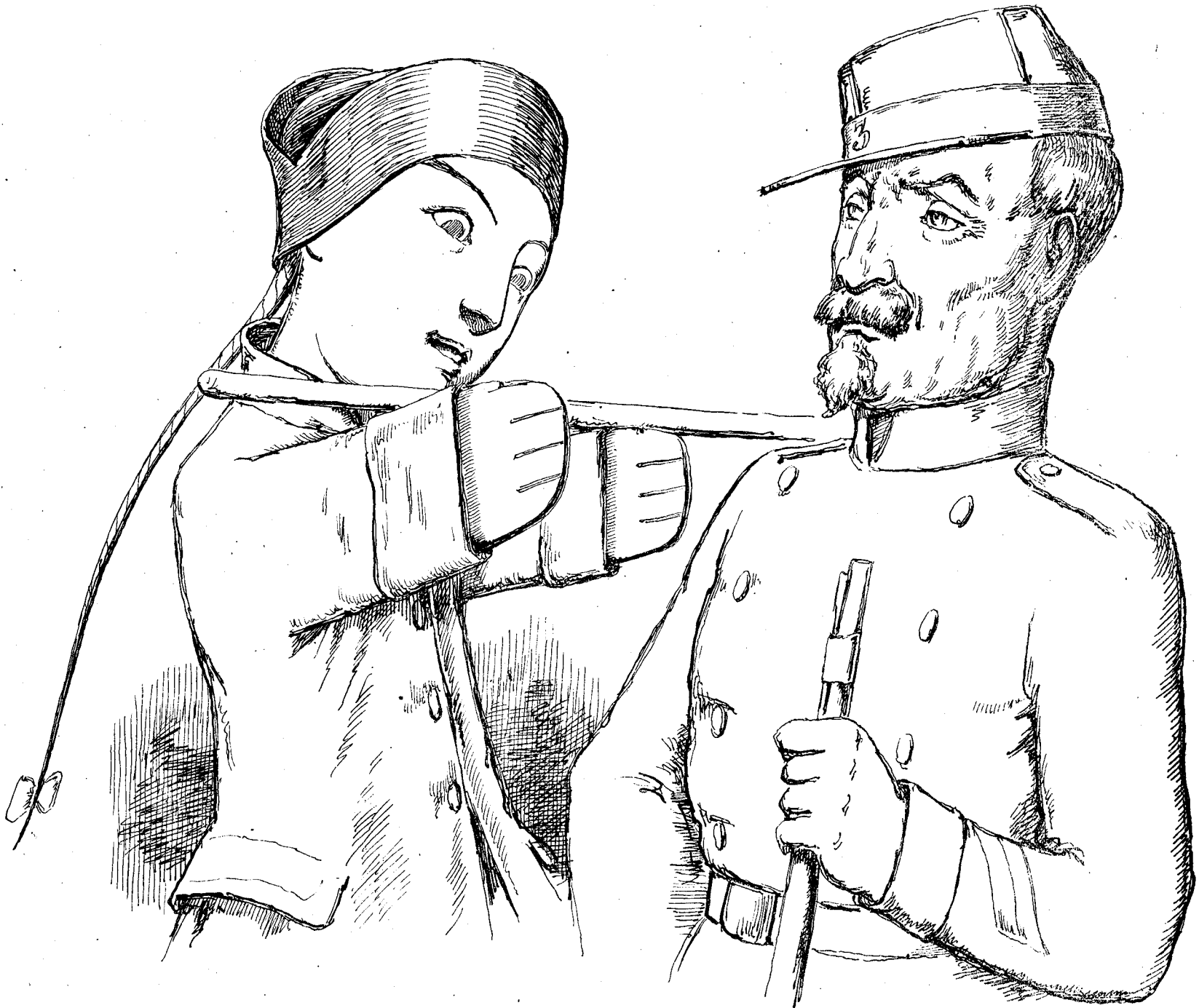
ADMINISTRATION  
2, rue de l'Annonciade, 2

Les manuscrits ne sont pas rendus.

Rédacteur en Chef: LÉGION

On ne reçoit pas d'abonnements.

## GUIGNOL A L'EXERCICE



— Fixe! alignement!... Par file à droite, en avant, marche!... Une, deusse, une, deusse, une...  
— Disez-donc, patron-militaire, c'est-y rien qu'avé ces gognandises que je ferai peur à ces mangeurs de choucroutes? Je voudrai ben, maintenant, apprendre à faire pif, paf pour de bon, vous savez. Je me magine que, si je savais poquer un Prussien sus la margoulette d'ici à la Mulatière, je les ferais quasiment mieux ensauver, te pas?

LA POLITIQUE BOURGEOISE

— Ah! mon pauvre Guignol, où allons-nous?  
 — Vous, je ne sais pas; mais moi, je m'en retourne à la maison manger la soupe.  
 — Ce n'est pas ce que je veux te dire; je parle du temps.  
 — Ma foi, c'est vrai, j'ai jamais vu un mois de septembre comme çà-là; gn'a de fleurs aux maronniers en Bellecour, comme au printemps; c'est le vin que va être bon c't'année, nom d'un rat!  
 — Tu ne me comprends pas. Je veux te dire que nous sommes dans une bien triste situation avec ces révolutionnaires qui nous gouvernent.  
 — Plait-y?  
 — Et dire qu'il n'y a qu'à Lyon qu'il y a toutes ces horreurs.  
 — Mais que donc que vous jabottez-là, bargeois?  
 — Comment, tu ne sais pas ce qui se passe? Le drapeau rouge à l'Hôtel-de-Ville...  
 — Eh ben! qué qu'ça senifie? Qu'y soye rouge, vert, tricolore ou caca-dauphin, ça fait de mal à personne.  
 — Des perquisitions dans les couvents...  
 — On dit qu'y z'y sont pleins d'argent, de fusils et de plans des forts pour les Prussiens.  
 — Et tu crois ça, toi?  
 — J'en sais rien, mais pisque on y disait, fallait ben voir.  
 — Ainsi, tu gobes tout ce qu'on te dis.  
 — Et vous donc, bargeois?  
 — Nous ne parlons pas de ça. Mais voyons, que diras-tu de tant d'honnêtes citoyens emprisonnés?  
 — Oh! on veut pas leur z'y faire de mal.  
 — En attendant, ils sont sous les verroux, et c'est un horrible attentat que de séquestrer un homme, et un homme innocent.  
 — Ah! pour ça, c'est vrai. A mon idée, on doit pas arrêter personne, tant qu'y sont pas reconnus coupables pour de bon; Roanne et St-Joseph sont rien que pour ceusses que la justice leur z'y aura donné leur passeport de galères; jusque-là, point de prison ni de z'empoignement, qu'on sognent seulement qu'y s'ensauvent pas, vela tout. Et on en viendra ben là, allez.  
 — C'est justement cela, et je ne prétends pas demander autre chose.  
 — Mais, disez donc, pourquoi que vous z'y demandiez pas en 52?  
 — Comment, en 52?  
 — Vouï, qu'on a tant fiché de monde à la cave, pis à Cayenne et à Lambessa, sans compter ceusse qu'on a fusillé et qu'on a pas tant seulement jugé après.  
 — Ah! mais, c'était des insurgés.  
 — Plait-y? De z'insurgés, ceux-là que defendient la République, qu'était le gouvernement en pied d'alors. Mais, bargeois, vous commencez ben vite à démenager, que vous perdez la memoire comme ça.  
 — Enfin, après tout, ça ne justifie pas les violences d'à-présent.  
 — Ça, vous avez raison; seulement, vous deviez ben vous méfier que des mamis qui avioient été comme ça rencognés pendant si longtemps, ferioient de gesticulations pour se dégandir les guiboies. Si vous vouliez pas de z'incamos, fallait garder vote empereur...  
 — Comment! cet imbécile, ce ramolli! ce voleur, cette canaille!  
 — Tez! tez! comme vous n'y allez; lui qu'était tant vote ami autrefois, qu'avait tant d'aime, tant d'estoc, tant de malice; quand tout lui allait à la decize et qu'était si brave homme dans le temps, qu'y nous fesait marcher à coups de picarlat; maintenant qu'y n'a voulu gouverner tout à la douce et que sa pièce s'est toute embrouillée, pace qu'y n'a pas laissé tout le monde brasser ses canettes, c'est plus rien qu'une canaille et un imbécile.  
 — Ah! c'est que je ne le connaissais pas.  
 — Comment, mais moi que suis rien qu'une marionnette de bois, je le connais depuis 18 ans pour un pas grand chose, et que même que j'y trouvais qu'y n'était pas si tant canaille à la fin qu'au commencement. Ah! au commencement, qué gredin; mais depuis quéque temps, y se donnait d'air de se convertir et on en aurait peut-être fait quéque chose si vous l'aviez pas fait débarouler dans le guillot avec vote guerre.  
 — Qu'est-ce que tu chantes-là; c'est moi qui ai voulu la guerre?  
 — C'est pas moi, allez; mais vous, pis les autres comme vous.  
 — Allons donc! Ce n'est pas vrai.  
 — Ah! ça, bargeois, faut-y aller chercher un fiacre pour vous faire monter le Chemin-Neuf? Vrai, vous perdez la boussole. Comment, vous vous rappelez déjà plus d'y a deux mois? Le precipice du 8 mai, vous savez, les petits papiers oui ou non; pis la guerre, le Bœuf qu'était si fort, les Prussiens qu'avioient tant peur, les fronquières du Rhin que nous ramions et, finalement, les démocrates qu'étoient ficelés plus que jamais. Si ça continue, tet'à l'heure vous vous rappellerez plus de la semaine passée, que vous vouliez la République.  
 — Oui, je voulais la République, et je la veux.

— Et vous quincez déjà contre.  
 — Je veux la République, la République honnête.  
 — Comment?  
 — Une République d'ordre.  
 — Mais enfin, qué que c'est donc que c't'ordre, que vous m'en piaillez tant?  
 — C'est la tranquillité, quoi. Je ne demande que ça, moi, le reste je m'en moque.  
 — Ah! vouï, je connais la rebrique; comme paravant, de monchards plein les maisons, ficher dehors ou dedans, à l'ai e, tous ceusses qu'étoient pas de vote avis, et pas pouvoir dire que Vaise nous avait volé sans passer six mois en prison.  
 — Alors, tu préfères la discorde, les dissensions, la guerre civile?  
 — Je préfère ni qu'un ni qu'un autre.  
 — En attendant, rien ne va, ni à l'intérieur, ni à l'extérieur.  
 — Je dis pas le contraire; mais c'est ben vote faute.  
 — Voilà qui est fort, par exemple; c'est moi, maintenant qui fais du trouble. Dis voir que c'est pas toi et les tiens.  
 — Vouï; mais si nous sons tarabâtres, si nous fons de sigognements et autres bêtises, c'est ben vous qu'en êtes cause. Si au lieu d'acheter des journaux que disent des bêtises et de menteries vous les laissez, y z'emboconneraient pas de leurs blagues le pauvre monde que croyent que c'est vrai, et y jabotterioient pour de vrai, et nous serions pas si bêtes, y aurait plus d'écoles et pas tant de prisons; s'y vous fallait pas tant de piastres pour toutes vos saloperies, de cigares, de café, de théâtres, de poutrônes, et cætera, et ben vous seriez pas si tant aveuglé d'argent, vous auriez pas rechigné pour augmenter les journées, y aurait pas eu de grèves et les ouvriers auraient pas été en colère; si, au lieu de courir après les pillandres, vous n'aviez sogné vote ménage, vos garçons serioient pas de grandes ringues et les Prussiens serioient pas maîtres en France. Dites voir, à vote tour, que c'est pas vrai?  
 — C'est très-joli, tout ça; mais il ne s'agit pas de sermons maintenant.  
 — Je le sais ben, paguienne! Si vous n'êtes pas content, empognez la queue de la poêle, on vous en empêche pas; nous sons en République. Vous n'êtes ben plus gros, plus fort et mieux nourri que moi; vous n'avez ben plus d'éducation et vous ferez ben plus d'ouvrage. Mais je vois ben vote affaire: Vous vous fichez pas mal de la République, de Napolion, des Orléans et d'Henri Cinque; çé que vous occupe, c'est vote boutique et vote basane. Le gouvernement qu'y vous fait, c'est tout plein de geudarmes, de sergents-de-ville, de sordats militaires pour vous garder; c'est que n'y oye point d'ivrognes, ni d'équevilles par les rues; c'est que vous soyez pas dérangé de vote commerce, ni de vote bourse, ni de vote café, ni de vote théâtre, ni d'ailleurs. Pourvu que vous ramiez ben de péculniaux et qu'on vous les laisse manger ou entasser tranquillement, et pis qu'y oye un mami à mogne pour faire moucher le détraucanoir gouvernementable, sans que vous ayez à vous en mêler, le reste vous n'est ben égal.  
 — Vous n'avez laissé claquer Charles Disse et Phelippe pace que gn'aurait fallu leur z'y aider un tant soit peu à se tenir; vous n'avé z'aidé à Napolion pace qu'y n'avait su agraffer la manicle; vous le rencogné pace qu'y l'a lâché et qu'y n'est tombé abouchon; vous ficherez une poussée à la République du premier jour que vous la verrez trébiller. Vote parti, à vous, c'est le plus fort et, en politique, vous êtes qu'un feignant.  
 — Et ben, moi que suis rien qu'un bonhomme de bois taillé à coup de couteau et que gigaude pour faire rire le monde, je vous y dis: tant que vous voudrez pas être cetoyen pour de bon et apprendre aux autres à le devenir, et ben, vous resterez dans la piautre et vous n'y créverez finablement un de ces quatre matins.  
 — C'est moi qu'y vous y promets.

Jean GUIGNOL.

BULLETIN DE LA GUERRE

Le fait saillant de la semaine est l'investissement de Paris tenté sinon réalisé par les armées des princes héréditaires de Prusse et de Saxe. Il est assurément extraordinaire que 240 à 280,000 hommes, car c'est au plus le chiffre de ces deux armées, aient osé entreprendre une opération aussi difficile contre une place d'une étendue telle que Paris et défendue par une garnison d'au moins 300,000 hommes.  
 C'est une entreprise qui paraît menée contrairement aux règles ordinaires.  
 Le Prince-Royal passe cependant pour un chef prudent; le prince Albert de Saxe a fait preuve, dans la guerre de 1866, d'habileté et de sagesse. La petite armée saxonne a obtenu en Bohême des résultats sérieux en ne supportant que des pertes relativement insignifiantes, ce qu'on ne peut attribuer qu'au coup-d'œil et à la prudence de son chef.

Nous ne pouvons donc expliquer la stratégie audacieuse de ces deux généraux. Ou bien ils vont se faire infliger de sanglantes leçons, ou bien ils opèrent en se basant sur des données et des faits qui nous sont cachés. Nous n'essaierons pas de résoudre ce problème, dont les événements et les renseignements ultérieurs peuvent seuls nous donner la clef.

Toutes nos places assiégées résistent admirablement. Il en est de même à Metz, où l'on prétend qu'il se trouve seulement 75,000 Français; nos 5 corps d'armées se seraient ainsi réduits de moitié en un mois; il est difficile de croire à des pertes aussi considérables. Au surplus, Bazaine tient toujours avec une indomptable tenacité et peu s'en est fallu que, dans la nuit du 1<sup>er</sup> septembre, il n'ait percé la ligne ennemie, lors de cette admirable attaque à la bayonnette poussée jusqu'à Rétonfey, à dix kilomètres de Metz. Mais, quoiqu'il fasse, il ne pourra jamais effacer ses fautes du 14, du 16 et du 18, ni de réparer les désastres que sa maladresse a attiré sur nos armes.

Nous ne relevons pas habituellement les faux bruits que les journaux propagent si légèrement. Mais, comme à propos d'une prétendue prise de Berlin, on regrettait qu'un corps de troupes françaises n'ait pas été débarqué sur les côtes de la Prusse, disons de suite qu'un débarquement n'aurait pu être utile que dans le cas où nous aurions franchi le Rhin et où nos victoires auraient provoqué l'alliance du Danemack ou le soulèvement du Hanovre et du Sleswig-Holstein.

Quarante mille hommes débarqués en Prusse seraient quarante mille hommes perdus: les places fortes prussiennes ont leur garnison au complet, Stettin couvre la capitale, deux armées sont à portée de la secourir et sa prise même n'influerait pas sur l'avenir de la campagne, ce serait une ville détruite, voilà tout. Facile à prendre, Berlin ne peut pas être gardé, et c'est là l'avantage d'une capitale, ville ouverte. Berlin a été pris deux fois pendant la guerre de sept ans sans aucun avantage pour ceux qui s'en étaient emparé.

LES FORCES ALLEMANDES

On entend souvent faire cette question: Combien l'ennemi a-t-il d'hommes en France? Combien a-t-il d'armées sur pied?

Voici la réponse à ces demandes, elle vient d'autant plus à propos que l'état-major prussien a opéré récemment des changements importants dans la composition de ses armées et en a créé de nouvelles.

Les Allemands ont actuellement, sur pied ou en voie de formation, neuf armées, dont quatre de réserve. En voici l'énumération avec l'indication des corps qui les composent et des généraux qui les commandent:

- I<sup>re</sup> armée, Steinmetz: 1<sup>er</sup>, 7<sup>e</sup> et 8<sup>e</sup> corps.
- II<sup>e</sup> — Prince Frédéric-Charles dit le Prince-Rouge: 2<sup>e</sup>, 3<sup>e</sup>, 9<sup>e</sup> et 10<sup>e</sup> corps.
- III<sup>e</sup> — Prince-Royal dit Fritz: 5<sup>e</sup>, 6<sup>e</sup>, 11<sup>e</sup> corps et Bava-rois.
- IV<sup>e</sup> — Prince héréditaire de Saxe: la garde, 4<sup>e</sup> et 12<sup>e</sup> corps (Saxons).
- V<sup>e</sup> — Werder: Wurtembergois et Badois, environ 40,000 hommes.
- VI<sup>e</sup> (1<sup>er</sup> de réserve), Grand-Duc de Mecklembourg-Schwerin: environ 110,000 hommes.
- VII<sup>e</sup> (2<sup>e</sup> de réserve), Canstein, à Berlin: composition et force inconnues.
- VIII<sup>e</sup> (3<sup>e</sup> de réserve), de Lowenfeld, à Glogau, en Silésie: compte en ce moment 6 régim. de la landwehr de Silésie, le 3<sup>e</sup> régim. de uhlands de réserve et 3 batteries d'artillerie.
- IX<sup>e</sup> (4<sup>e</sup> de réserve), en formation en Bavière, se composera des garnisons de Rastadt, Germersheim, Ulm, Ingolstadt, de 4 bataillons bava-rois et de landwehr.

Les deux premières armées cernent Bazaine à Metz; les 3<sup>e</sup> et 4<sup>e</sup> opèrent contre Paris; la 5<sup>e</sup> assiège Strasbourg, et la 6<sup>e</sup> sur le Rhin doit, dit-on, être dirigée sur les vallées du Doubs et de la Saône.

L'ensemble de ces six armées, en les évaluant sur le pied de formation, donnent un total de 710,000 hommes, avec environ 15 à 1,600 pièces de campagne.

Quant à leurs éléments, ils se composent, en grande partie, de troupes de ligne renforcées de divisions de la landwehr.

Il reste donc encore en Allemagne; 1<sup>o</sup> 3 armées de réserves formées de régiments de la landwehr et de quelques troupes de réserve; 2<sup>o</sup> les garnisons des neuf places fortes de premier ordre, des dix-sept places fortes de second ordre de la Confédération du Nord et de Landau, en Bavière; 3<sup>o</sup> enfin, toute la landsturm, qui correspond à

notre garde nationale sédentaire, sauf l'âge, sauf aussi que les hommes qui la composent ont tous servi et sont, par conséquent, familiers avec le maniement des armes.

### LA SIXIÈME ARMÉE ENNEMIE

Celle-ci doit nous intéresser particulièrement, parce que c'est celle à qui nous aurions vraisemblablement à faire si toutefois elle n'opère pas contre Paris avec la 3<sup>e</sup> et la 4<sup>e</sup>, comme l'indiquent certaines dépêches privées.

Cette sixième armée, première de réserve, sous les ordres du Grand-Duc de Mecklembourg-Schwerin, est composée ainsi qu'il suit :

*Première division*, général Schimmelmann : 17<sup>e</sup> division (33<sup>e</sup> et 34<sup>e</sup> brigades d'infanterie), et 17<sup>e</sup> brigade de cavalerie, formées des troupes hanséatiques et Mecklembourgeoises, 3 sections à pied et une de 3 batteries à cheval du 9<sup>e</sup> régiment d'artillerie.

*Deuxième division*. — Division de la landwehr de Brandebourg : 1 régiment de grosse cavalerie, 2 batteries de cavalerie légère et une de grosse artillerie, fournies par la réserve du 10<sup>e</sup> corps.

En tout, 110,00 hommes environ.

FOLLARD.

### PARIS ET LYON

La presse parisienne, cette presse qui, comme nous l'avons montré, a si bien éclairé le pays sur ses intérêts, sur ses ressources, sur les événements qu'il lui importait de connaître dans toute la vérité ; cette presse, véritable boutique à 15 centimes, de mensonges, de sottises, de cancans et de racontages absurdes ; cette presse qui, dans un but de cupidité mercantile, a égaré l'opinion, perdu la France et nous rend la risée de l'étranger ; cette bonne presse parisienne, si digne, si intelligente, a pris une étrange attitude vis-à-vis de notre ville. Toutes les 48 heures, les journaux parisiens nous adressent à tour de rôle leurs remontrances ; ils plaignent cette pauvre ville de Lyon, où règne la discorde, où flotte le drapeau rouge, et les feuilles réactionnaires de Lyon reproduisent avec une componction attendrie ces élégiaques doléances.

Allons, Messieurs de Paris, cessez cette grotesque plaisanterie ; à qui en voulez-vous ? Nous avons un autre drapeau que vous, en changeant la forme du gouvernement nous en avons changé aussi l'enseigne et vous n'avez pas fait de même.

Qui de nous a tort ? Et, si vous n'êtes pas satisfaits, commencez donc par effacer ce mot de République, que Lyon a proclamé avant vous et sans vous.

Nous ne sommes pas unis ? Que voulez-vous dire ? Pas unis avec la France ? Mais avons-nous refusé d'obéir à aucune des lois que le gouvernement a décrétées ? Nous avons-vous refusé de l'argent et des hommes ? Non, et nos enfants sont tous en Alsace ou dans vos murs, où vous avez jugé à propos de les appeler.

Nous ne sommes pas d'accord entre nous ? Ah ! cela est vrai : nous ne sommes pas tous du même avis, nous ayons même avoir commis quelques sottises, mais est-ce que la défense nationale en a souffert ? Nos volontaires sont-ils moins nombreux, nos dons à l'armée moins généreux, nos gardes nationaux moins zélés, moins bien exercés que les vôtres ? Et vous, n'avez-vous fait aucune maladresse ? N'êtes-vous pas en désaccord, et sur des points essentiels ? N'avez-vous pas été sur le point d'en venir aux mains en présence des Allemands ? Vous avez fait taire vos dissentiments à l'approche du danger, très-bien ; mais attendez la sécurité, la paix et, avant de critiquer nos différents à nous, attendez de savoir comment vous réglerez vous-mêmes les vôtres. Médecins, guérissez-vous vous-mêmes et ôtez la poutre que vous avez dans l'œil, puis vous vous occuperez de la paille qui est dans le nôtre.

Et puis, qui êtes-vous pour prendre vis-à-vis de la province ces allures de magistrats de villages ? Déjà la France n'entend même plus le bruit de vos canons et vous prétendez élever la voix pour lui donner des ordres.

Vous êtes le siège du gouvernement et non pas le gouvernement ; il est temps enfin que vous renonciez à jouer le rôle de l'âne qui porte des reliques.

Dans quelques jours, la France aura nommé ses représentants ; nous obéirons aux lois qui seront formulées, mais jusque-là, nous remplirons nos devoirs de Français, sans attendre vos ordres, et vous ne serez pour nous ni plus ni moins que nos frères de Marseille, de Nantes, de Strasbourg ou de Bordeaux !

G. DUBRAY.

### ENCORE L'OCTROI ET L'IMPÔT SUR LE REVENU

Le *Courrier de Lyon*, cet apôtre de la guerre actuelle et du pouvoir personnel, est devenu brave. Maintenant que le comité du 4 septembre a été remplacé par un conseil municipal élu, il songe à critiquer les actes de ce gouvernement transitoire.

Dans un de ses derniers numéros, il proposait le rétablissement de l'octroi et la suppression de l'impôt sur le revenu. Cela se conçoit : pour des gens qui roulent sur une dépense personnelle de 15 à 20,000 fr. par an, les taxes de l'octroi passent inaperçues et l'impôt sur le revenu est une charge réelle. Cet intelligent journal plaide pour lui et ses amis. Et puis que le *Courrier de Lyon*, qui renie aujourd'hui un homme dont il a accepté les faveurs, qui insulte un gouvernement devant lequel il s'est tenu à plat-ventre pendant 18 ans, que le *Courrier* repousse une mesure équitable et lui préfère une loi injuste, c'est chose toute naturelle. Mais comme il y a de braves gens qui lisent encore le *Courrier* et le prennent au sérieux, il n'est pas inutile de lui répondre.

Cette excellente feuille trouve deux défauts essentiels à la modification décrétée par le comité.

En premier lieu, elle fait observer que la suppression de l'octroi ne profite pas aux consommateurs mais seulement aux marchands, qui n'ont encore opéré aucune diminution. Cet argument est sans valeur car, les taxes d'octroi étant fixes, une simple ordonnance de la Commune suffira à obliger les marchands à faire une réduction proportionnelle de leurs prix. Il ne serait même pas trop tôt d'y songer dès à présent.

En second lieu, le *Courrier* prétend que l'évaluation du revenu est chose à peu près impossible. Il est bien certain qu'en cela, comme sur beaucoup d'autres sources de revenus de l'Etat, on parviendra à le frauder ; mais il ne s'agit pas d'arriver à une exactitude absolue, et quant à une estimation approximative, elle est plus facile que pour l'octroi. Elle est loin également d'être aussi vexatoire. Rien de plus odieux que les mesures auxquelles on était obligé d'avoir recours. Inquisitions, fouilles, inspections, visites à toute heure, l'arbitraire, en un mot, était la seule loi des inspecteurs de cette dime ; il fallait une véritable armée d'employés à pied et à cheval pour en assurer la perception, sans compter l'immense quantité de papiers de toutes formes et de toutes grandeurs qui venait encore compliquer le mécanisme et augmenter les frais de ce système vicieux. Disons-le bien haut : le nouvel impôt sera moins vexatoire, plus facile à établir et moins coûteux que celui auquel il a été substitué.

Du reste, au-dessus de toutes ces considérations mesquines, il y a un principe supérieur qui les domine et que nous avons déjà fait valoir : l'octroi n'atteint pas le riche et écrase le pauvre, l'impôt sur le revenu est égal et proportionnel pour tous ; il n'y a pas à hésiter entre les deux.

Nous n'avons jamais flâché le comité, mais il faut bien reconnaître que la révolution économique qu'il a ainsi effectuée est juste et honnête, et les pouvoirs qui lui succéderont tiendront à honneur d'assurer, de régulariser, de perfectionner cette réforme et de la rendre efficace.

DENIS.

### MITRAILLEUSES

Le général (?) Cluseret, qui a failli occasionner des troubles à Paris, nous serait, paraît-il arrivé depuis peu et sa présence se serait déjà manifestée par une fâcheuse agitation populaire. Nous étions, ce semble, décidés à faire nous-mêmes nos affaires et nous ne voyons pas comment un étranger, qui ne connaît ni notre ville, ni ses besoins, ni ses traditions peut, eût-il les meilleures intentions du monde, s'immiscer dans la direction de nos intérêts.

Restons indépendants de toute influence extérieure ; nous ferons, malgré nous, assez de sottises sans que l'on vienne du dehors nous aider à en commettre et à risquer le succès de l'œuvre de justice et de liberté que nous voulons faire triompher.

Encore le *Courrier*, encore une sottise. N'a-t-il pas, l'autre jour, consacré toute une colonne pour établir

que les uhlands n'étaient pas des troupes régulières mais des sortes de corps francs levés en temps de guerre. « Il n'y a pas de régiments de uhlands, » dit hardiment l'auteur de l'article. Le comte de Palikao n'avait-il pas annoncé cependant qu'un bataillon du 59<sup>e</sup> avait détruit un régiment de uhlands et enlevé son étendard !

Répétons, pour en finir avec l'incroyable ignorance du *Courrier*, qu'en Allemagne, en Autriche et en Russie, on donne le nom de uhlands aux corps de cavalerie qu'en France nous appelons lanciers. En Prusse, ils comptent, soit en paix, soit en guerre, 21 régiments aussi réguliers que le reste de l'armée.

Encore une affiche anti-libérale ! Les signataires de ces ordonnances assument une épouvantable responsabilité : ils amènent à grand pas la réaction, et si elle les écrase avec leurs propres armes, ils n'auront pas même le droit de se plaindre. Et nous qui désirions le triomphe de la justice et du progrès, nous auront le droit de leur dire : Qu'avez-vous fait de nos libertés et de l'avenir de la démocratie ?

Un bruit populaire : On aurait découvert un vaste souterrain éclairé au gaz servant de communication entre la maison des Pères de la Compagnie de Jésus et le couvent des religieuses de Sainte-Claire, et de plus, chose horrible, on y aurait trouvé des squelettes qui seraient soumis à l'examen des médecins.

Quelque absurde qu'il soit, ce bruit circule parmi la foule et il n'est pas le seul du même acabit que, depuis quelques jours, on entend répéter.

Allons, encore une fois, nous prions la Commune, qui s'occupe tant, et souvent si mal à propos, des couvents, qui est si prodigue d'affiches, de protester contre toutes ces fables. Un peuple qui vit ainsi d'absurdités, d'ignorance et d'erreurs est incapable de pouvoir conserver sa liberté !

La résistance héroïque de nos places fortes excite l'admiration de nos ennemis, qui n'hésitent pas à lui rendre hommage.

Nous ne pouvons nous empêcher de reproduire une courte citation d'un journal allemand qui donne une idée des sentiments de la presse ennemie à cet égard. Nous traduisons littéralement :

Les commandants des quatre places françaises qui, avec de faibles forces, tiennent valeureusement tête aux armes allemandes, sont : à Toul, le major de cavalerie Hach ; à Bitsche, le chef de bataillon Teyssier ; à Phalsbourg, le chef de bataillon Taillant, et, à Strasbourg, le général Uhrich.

Cette brève mention, si elle honore nos adversaires, n'est-elle pas en même temps, dans sa laconique simplicité, le plus bel éloge de nos vaillants soldats et de leurs braves chefs ?

Le roi Guillaume aurait télégraphié à la suite de l'explosion de la citadelle de Laon : « Probablement, nous avons été trahis. » L'observation est plaisante, et si Sa Majesté prussienne persévère dans cette opinion, nous lirons bientôt des dépêches ainsi conçues : « Un escadron de uhlands a rencontré, près de Melun, un peloton d'infanterie ennemi ; les Français, au lieu de s'enfuir, ont ouvert un feu meurtrier contre l'escadron, lui ont tué et blessé un grand nombre de cavaliers et forcés les autres à la retraite ; il faut croire que nous avons été trahis... Hier, l'avant-garde du prince de Saxe s'est présentée devant Saint-Denis et a commencé le feu contre les ouvrages qui couvrent cette ville ; au lieu de se rendre, la garnison a riposté par une décharge générale de son artillerie, qui a démonté nos pièces et repoussé nos troupes formées pour l'assaut. Décidément, nous sommes réellement trahis. »

LÉO.

### CORRESPONDANCE

*M. Emile C.* — Nos bulletins de la guerre sont rédigés exclusivement à l'aide de documents officiels ; c'est pourquoi ils diffèrent de ceux que donnent les autres journaux. Du reste, maintenant que les faits mieux connus sont venus confirmer invariablement nos récits, vous reconnaîtrez que cette méthode est la seule bonne.

*M. L. R. M.* — Une histoire du drapeau français est à faire, nous avons simplement relaté quelques faits ignorés et inédits. Quant au *Courrier*, qui prétend que le drapeau tricolore est le seul drapeau national, il se trompe et n'est pas mieux renseigné là-dessus que sur les uhlands. Il faut remarquer aussi que ce journal réactionnaire et centralisateur à outrance, orléaniste sous Louis-Philippe, impérialiste sous Napoléon III, tient à garder l'enseigne de sa boutique.

*Un garde national.* — Nous publierons incessamment les uniformes de notre garde nationale, en même temps qu'un article sur l'organisation de la défense nationale.

X.

**LE GÉNÉRAL GRIVICIC**

En apprenant la défaite de nos armées, un général, un général autrichien ! s'est donné la mort de désespoir.

Le major général George Grivicic (prononcez Grivit-chiss), qui vient de laisser une si étonnante preuve de sympathie pour la France, était à la fois un officier brave et habile et un écrivain distingué. Il avait notamment fait avec éclat la malheureuse campagne de Bohême en 1866. Il y commandait une brigade composée du 2<sup>e</sup> et 23<sup>e</sup> régiments d'infanterie et de 16 bataillons de chasseurs. Ce fut cette brigade qui assura la victoire remportée à Trentenau par les corps de Gablenz sur les Prussiens commandés par le général Bonnin, le même qui est actuellement gouverneur de la Lorraine pour le roi Guillaume.

Cette valeureuse brigade, après avoir longtemps soutenu une fusillade inégale avec l'ennemi, établi dans un poste avantageux et redoutable, s'élança résolument à l'attaque de cette position et, sous un feu épouvantable, culbuta les Prussiens par une charge à la bayonnette irrésistible. Le mont Katsauer fut ainsi enlevé en un clin d'œil, la gauche de l'armée prussienne tournée et le général Bonin, pour échapper à un désastre complet,



**LE GÉNÉRAL GRIVICIC**  
D'après une gravure allemande.

se hâta de replier ses troupes dans les gorges des montagnes et de les soustraire à la poursuite des dragons de Windischgrätz qui, à la droite, avaient complètement battu le 1<sup>er</sup> régiment de dragons prussien.

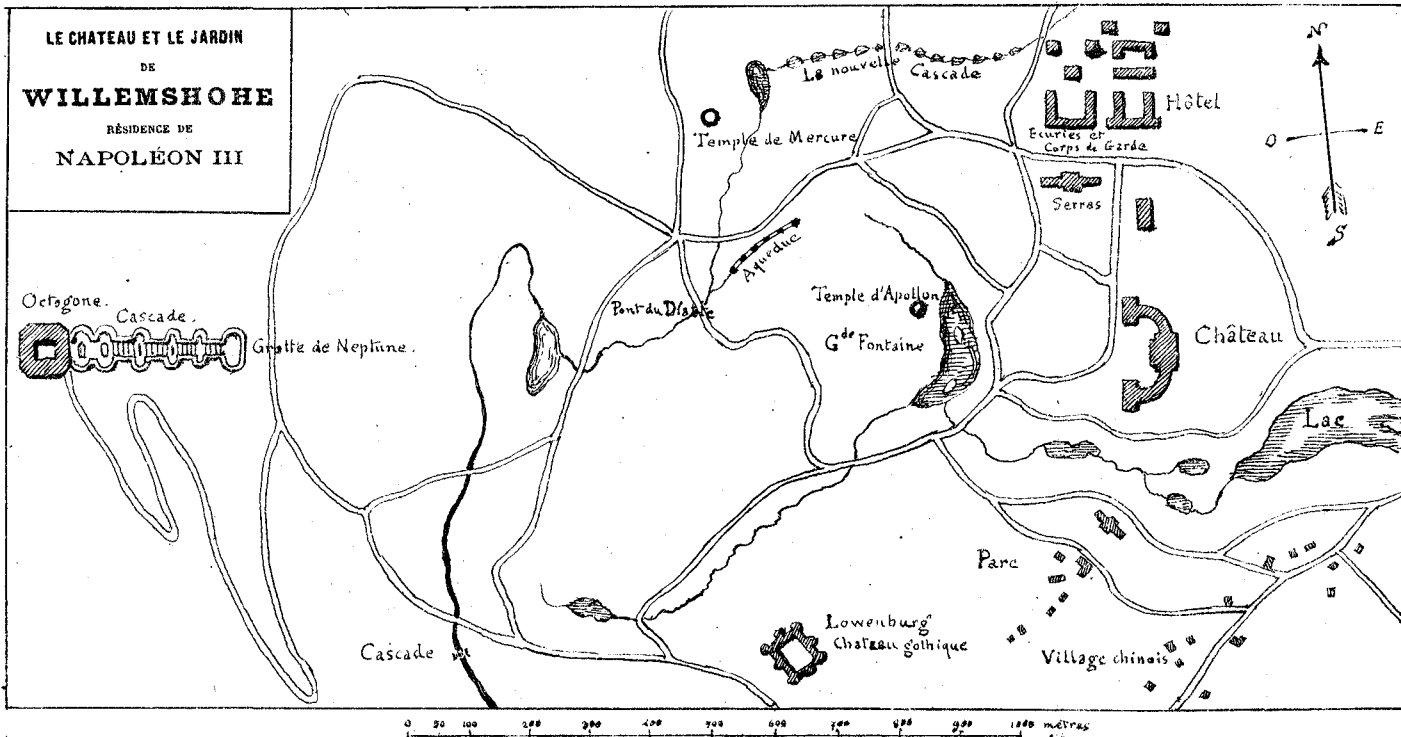
Dans cette journée, la brigade Grivicic acheta la victoire par des pertes sanglantes. Le régiment Ajrodi (23<sup>e</sup>), le plus éprouvé, eut, sans perdre un seul homme prisonnier, un tiers de son effectif mis hors de combat. Ce chiffre énorme montre assez quelle énergie et indomptable intrépidité le général Grivicic avait su communiquer à ses troupes.

Tel était le brave officier que nos désastres touchaient si vivement. C'est un honneur pour la France d'inspirer une pareille sympathie à de pareils hommes. Il est à regretter qu'aucun journal français n'ait encore mentionné ce fait, et c'est pour réparer cet oubli, autant que le permet notre modeste publicité, que nous devons ce faible témoignage à la mémoire du général Grivicic. Mais nous devons bien davantage au souvenir de ce brave soldat, de cet étranger qui s'est montré plus soucieux de la gloire des armées françaises que bien des Français et des officiers qui avaient l'honneur de les commander.

FOLLARD.

**WILLEMSHOHE**

Le château de Willemshohe (littéralement : hauteur, colline de Guillaume) près de Cassel est l'une des plus belles résidences princières de l'Allemagne. Les journaux ont donné des descriptions assez étendues de ce palais où est retenu l'empereur. Pour compléter ces renseignements, nous donnons ici le plan des vastes jardins qui entourent le château. Ils sont embellis autant par l'art que par la nature ; ce sont des bois touffus, des collines d'où l'on découvre une vue ravissante, des ruisseaux, des lacs, des grottes, des cascades artificielles. Parmi toutes ces curiosités, il faut mentionner le village chinois, le castel de Lowenburg (château du lion), construction élevée dans le goût des manoirs du moyen-âge, le grand lac, le temple d'Apollon et de Mercure, la



grande fontaine, dont le jet d'eau, qui s'élance jusqu'à 62 mètres, passe pour être le plus élevé de l'Europe, enfin l'octogone et ses cascades.

L'octogone, située sur une colline boisée et qui domine tout le parc, se compose de trois voûtes superposées et surmontées d'un obélisque de 30 mètres de haut et supportant une copie colossale en bronze de l'Hercule Farnèse. Cette statue n'a pas moins de 10 mètres et 9 personnes peuvent se tenir dans la massue. Une suite de cascades reliées par de vastes bassins descend de la hauteur et rivalise, dit-on, avec les fameuses eaux du parc de Versailles. Cet ensemble de chutes d'eau étagées en amphithéâtre est placé dans l'axe et en face du château et lui forme une riche et admirable perspective.

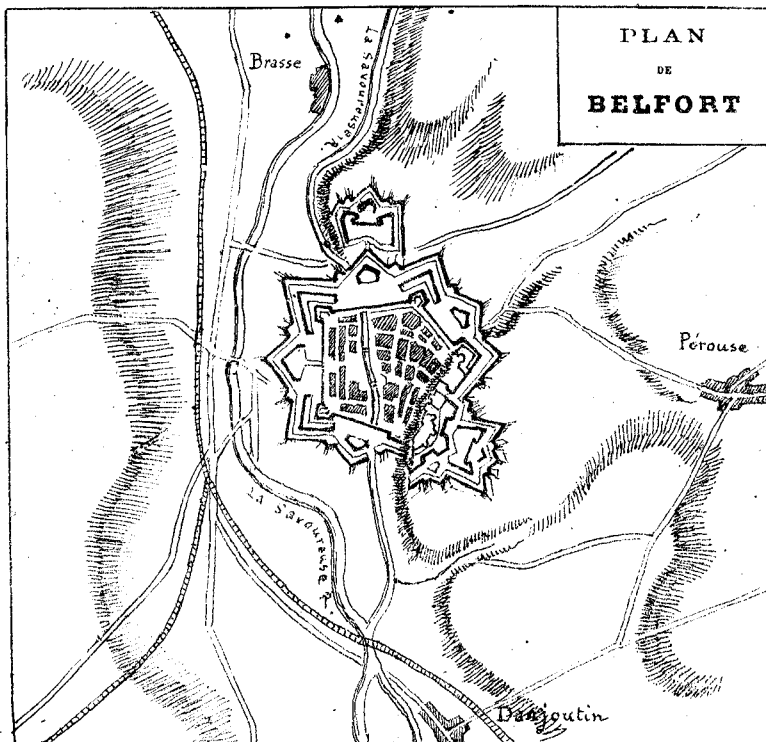
THE RAMBLER.

**BELFORT**

Le nom de Belfort ou Belfort, petite sous-préfecture du Haut-Rhin, est maintenant dans toutes les bouches à Lyon. La majeure partie des gardes mobiles du Rhône y est installée ; nous ne pouvions donc l'oublier dans notre album.

Belfort est une petite ville d'environ 7,000 habitants, construite partie sur une hauteur, partie dans un vallon qu'arrose une petite rivière, la Savoureuse, dont le lit bifurqué sert à inonder les fossés de la ville basse. Vers le point même où elle est construite, le grès vosgien vient se rejoindre aux derniers filons du terrain jurassique et c'est à travers une rupture de roches de cette nature que la Savoureuse s'ouvre passage.

Cette petite place, prise par les Français en 1636, leur fut définitivement cédée en 1648 par le traité de Munster. Son importance stratégique, car elle couvre le fameux passage appelé la Trouée de Belfort, la désignait à l'attention de Louis XIV. Elle



fut comprise dans l'ensemble formidable de places fortes que ce roi fit élever pour garantir ses conquêtes et nos frontières. Vauban y travailla en 1686 et sa défense actuelle est l'œuvre de ce célèbre ingénieur. Elle forme un pentagone presque régulier, composé d'une enceinte bastionnée, couverte par des contre-gardes et des demi-lunes. Dans la partie haute de la ville, deux grands ouvrages à cornes la défendent au nord et au Sud-Est et couronnent des rochers escarpés. L'un de ces ouvrages, abri du Sud-Est, renferme la citadelle où l'on a utilisé les restes imposants de l'ancien château.

Belfort et nos braves mobiles attendent donc les Allemands avec confiance.

Mais, pour le moment, ils ne font la guerre, comme à Sathonay, qu'aux légumes des paysans alsaciens et aux fausses nouvelles dont ils nous expédient chaque semaine une ample et réjouissante cargaison.

FOLLARD.